

XYZ. La revue de la nouvelle

Paroxysme

Claudette Frenette



Number 63, Fall 2000

Apparences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4161ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Frenette, C. (2000). Paroxysme. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 58–60.

Paroxysme

Claudette Frenette

Seul un regard doux lui permettait de se sentir encore vivante. Agglutinés autour d'elle, ils étaient nombreux à se taire, leur silence pesant aux commissures. Elle gardait la pose le mieux possible, laissant aux émotions le temps de circuler. Son corps nu, exposé, la dépossédait de son âme discrètement ramassée sous ses paupières mi-closes. Son front bombé exhibait une apparente neutralité. Elle rêvait, derrière. D'un cheval ailé. Ses hanches se détachaient de l'ensemble de ses os, deux saillies latérales où pendait la chair molle de ses cuisses. Ses rotules noueuses se rejoignaient comme des gouttes jumelles.

La salle où s'affichait la femme avait de multiples fenêtres en angles où les spectateurs se retiraient pour commenter la *chose*. Des draperies se gonflaient au souffle du vent qui s'infiltrait, régulièrement, avec amplitude. Raide sur son socle, elle refusait d'abdiquer. Le cheval la prit en selle. Entre ses seins maigres, une cicatrice brûlait.

Peu à peu, la salle se vida. Restait la jeune femme qui l'avait regardée avec tant de considération. On aurait dit que pour rien au monde elle n'aurait quitté cet endroit ni la vieille qui, maintenant, tanguait, ballottée par l'air qui ne cessait de s'engouffrer par les ouvertures. Elle s'approcha d'elle et effleura son avant-bras. La vieille réagit avec peine, car ses membres s'étaient accoutumés à la rigidité.

— Pourquoi faites-vous cela, mademoiselle ?

— Je pensais qu'il était temps pour vous de revenir à la réalité.

— Vous ai-je demandé quelque chose ?

Étrangement, cette voix, pleine de reproches et de nicotine, était celle d'une personne élégante, comme on en rencontre dans les soirées mondaines.

— Vous n'aviez pas la permission d'agir comme vous l'avez fait.

— Pardonnez-moi, madame, je croyais...

— Allez plutôt me chercher mes nippes.

— Où sont-elles ?

— Sur un crochet, derrière la porte.

Une large cape beige était suspendue au-dessus de bottes de vinyle que la jeune fille emporta aussi. Le modèle descendit de son estrade et commença une gymnastique qui eut pour effet de le métamorphoser. Ses hanches reprirent leur position normale. Son visage devint moins acariâtre. Un sourire dévoila sa forte dentition jaunie.

— Merci ! De toute façon, tôt ou tard, il faut bien renoncer.

— À quoi ?

— Hein ?

— À quoi faut-il renoncer ?

— Vous êtes trop jeune pour comprendre.

Toutes deux sortirent par une porte latérale qu'un homme en uniforme ouvrit devant elles.

— Bonne nuit, madame Belisle !

— Bonne nuit, Charles !

Elles se retrouvèrent dans la rue brillante sous les lampadaires et se mirent en marche dans la même direction, côte à côte. Tout au long du parcours, elles n'échangèrent que des cigarettes. Lorsqu'elles atteignirent le pont enjambant la rivière, coulant à peine sous l'éclairage outré suspendu à la structure métallique, elles s'arrêtèrent. La jeune femme osa questionner celle qu'elle avait admirée dès le début de la soirée.

— Qui êtes-vous, madame ?

La vieille hésita, aspira longuement une bouffée de sa cigarette.

— Vous n'avez pas entendu le portier, tout à l'heure ? Je suis madame Belisle.

— ...

— La célèbre Irène Belisle.

— Vous êtes actrice ?

— Vous avez vu ma performance. Alors, pourquoi me demandez-vous cela ?

— Je voudrais... moi aussi, je voudrais...

— Non, vous ne voulez rien. Parce que je n'ai rien à vous donner. Ma peau, c'est tout ce qui me reste. Elle ne vaut pas cher. Du toc, ma chère enfant ! Rien de plus. Regardez.

L'actrice fit glisser sa mante miteuse sur le tablier du pont. Sa chair prit aussitôt une impressionnante teinte violacée, sous les projecteurs. Des automobilistes klaxonnèrent. Elle monta sur le parapet et se déhancha. Là, suspendue entre ciel et terre, elle toucha au paroxysme de la beauté.

Un cheval imaginaire passa et, dans un coup de vent, l'emporta sur sa croupe ailée. La jeune fille cria, mais il était trop tard. Irène Belisle jouait jusqu'au bout, et avec brio, sa dernière scène.